

nécessaire. » Il n'y a pas que les hommes qui tentent de s'approprier les femmes pour mieux rivaliser entre eux. Les femmes aussi se mesurent entre elles à travers les hommes qu'elles se sont choisies pour mieux exister en tant que femmes. La jalousie est intrinsèque au narcissisme sans doute mais l'amour authentique ne commence qu'au-delà des jeux de la séduction. « Paradoxe de l'amour, il est aveugle mais avec une exigence intrinsèque de Vérité », écrit Sibony à propos des *Deux Gentilshommes de Vérone*, une des comédies shakespeariennes les plus méconnues où René Girard a projeté sa théorie du désir mimétique. Soit deux hommes, Valentin et Protée, qui aiment deux femmes, Silvia et Julia. Protée qui prétendait aimer Julia veut ravir Silvia à son ami Valentin. Il échouera et après mille subterfuges les deux couples se retrouveront sans qu'aucun d'eux ait trompé l'autre. Au passage, Sibony écorne un stéréotype rassurant : celui de la durée d'un couple. « Il est tentant de définir le vrai amour par la durée, mais est-on sûr que ce qui durait, c'était de l'amour ? » L'amour, en fin de compte, échappe aux définitions, ce n'est pas pour rien un enfant de bohème. Nous savons tous ce que n'est pas l'amour et à quoi il ressemble si souvent. « La tragédie de Cléopâtre, c'est celle d'aimer un homme qui, peu à peu, sous ses yeux, cesse d'être celui qu'il était quand il éveilla l'amour ; l'amour qui s'est révélé plus grand que lui. » Tragédie banale et si partagée. L'amour qui perdure, semble nous dire Daniel Sibony, ne peut pas éviter l'épreuve d'une certaine désidéalisée de l'être aimé.

1. Daniel Sibony, *Shakespeare. Questions d'amour et de pouvoir*, Odile Jacob, 2022.

Livres Andrić

Frédéric Verger

Lvo Andrić est victime de cette forme particulière de bêtise qui, reconnaissant la grandeur de certaines œuvres issues de cultures et de langues peu répandues, considère qu'elle naît d'on ne sait quelle saveur rustique, provinciale ou, plus affreuse encore, documentaire.

On dira ainsi d'Andrić qu'il est le plus grand écrivain yougoslave plutôt qu'il est un grand écrivain européen. Ou qu'il éclaire le destin tragique de son peuple au lieu de dire qu'il est un artiste original et profond.

La vie d'Andrić est un composé étrange de réticence et de gloire. Homme solitaire, secret, sans famille, sans appui, il achève en 1941, alors ambassadeur à Berlin, une carrière de diplomate pourtant commencée dans l'obscurité. Pendant l'Occupation, il vit en ermite dans un petit appartement glacé de Belgrade où il écrit ses deux chefs-d'œuvre. À la Libération, malgré son peu d'affinité avec le nouveau régime communiste, il devient président de l'Union des écrivains et grand auteur national. On semble toujours venir le chercher quand on a besoin d'un peu de grandeur et de noblesse. Il paraît s'être abandonné à ce destin d'opportuniste involontaire avec un mélange de passivité et d'ironie. Ironie parfois amère quand par exemple il se rend compte que, lors de son ambassade à Berlin, son gouvernement a négocié dans son dos un accord avec Hitler et qu'il a servi de paravent décoratif.

Les trois grandes œuvres d'Andrić, *La Chronique de Travnik*, *Le Pont sur la Drina*, *La Cour maudite*, sont des récits historiques. Alors que ce genre peut sembler pour un lecteur superficiel la marque d'une inspiration conventionnelle, Andrić en a tiré une forme extraordinairement moderne, raffinée, d'une grande profondeur. Tressage vertigineux qui entrelace sans cesse le document et la fiction, l'expérience intérieure de l'angoisse et l'évocation sensuelle de la nature, l'ironie du vide et la rêverie épique.

Dans un ouvrage consacré à Goya, il affirme qu'« il est vain et faux de chercher du sens dans les événements soi-disant importants qui nous entourent et qui sont en réalité insignifiants. Nous devons le chercher dans ces couches dont les siècles ont entouré les quelques légendes fondamentales de l'humanité ». Les grandes œuvres d'Andrić sont ainsi des plongées archéologiques dans le passé des récits. Là, paradoxalement, le temps disparaît. Il n'y a pas d'expérience plus éternelle que celle qui répète un motif fondamental déjà survenu dans la nuit des temps. Comme dans l'expérience poétique, la plongée dans le temps des légendes est une expérience de l'abolition du temps.

La Chronique de Belgrade (1) qui vient de paraître aux Éditions des Syrtes semble d'une autre veine, car les récits qui la composent évoquent le monde contemporain, « les événements qui nous entourent ». Cette

demi-douzaine de nouvelles qu'Andrić a écrites entre 1946 et 1960 se déroule à Belgrade lors des bombardements allemands d'avril 1941 ou de ceux que menèrent les Américains et les Russes à partir du printemps 1944. Ce motif du bombardement est le motif central du recueil : un cadre épique qui transmue tout à coup un matériau contemporain en une expérience qui bascule dans cette autre dimension du temps où le vécu prend un caractère d'éternité. Et c'est même cette transmutation du quotidien en éternel qui fournit le sujet profond et secret de tous ces récits.

Le bombardement est en quelque sorte l'équivalent violent, terrible, meurtrier de l'expérience poétique de la plongée dans les récits du passé. Cette remontée du fondamental, d'un certain type d'expérience, si central et puissant dans son rapport à la vie et à la mort qu'il échappe au temps, va être ressentie par les personnages de façon différente, contradictoire. Tantôt effroi, tantôt révélation, cette expérience transfigure ou avilit, détruit ou fait accéder, comme c'est le cas pour Zeko, le héros de la plus longue nouvelle du recueil, à un stade supérieur de l'existence (Andrić, lecteur de Kierkegaard, est le grand romancier existentialiste).

La première nouvelle du recueil, *Portrait de famille*, est un peu à part : le narrateur trouve un abri dans un appartement à moitié détruit par les bombardements et, fasciné par les restes du mobilier et surtout par une photo de famille, il se met à la décrire en imaginant la vie et le caractère du couple qui y figure. Cette description donne un merveilleux exemple d'une autre facette de la poétique d'Andrić. Sa capacité à la Tolstoï à voir avec une extraordinaire précision ce qu'il décrit. Et, surtout, comment cette précision, cette justesse visuelle construisent la psychologie du personnage, et non l'inverse. En art, c'est la justesse de la vision qui crée la cohérence psychologique, philosophique, c'est-à-dire qui la rend vivante. Alors qu'une cohérence purement intellectuelle ne donnera naissance qu'à une vision morte. Cette nouvelle est une merveille si l'on sait y goûter l'art du romancier comme sculpteur au travail, si l'on y sent les doigts façonnant la glaise : la jouissance communicative d'inventer des personnages, le plaisir physique de les sentir exister, et, pour le lecteur, le plaisir supplémentaire de sentir Andrić au travail, modeler peu à peu tout un monde, comme dans *Zeko* celui des pêcheurs et des guinguettes des bords de la Save.

Autre intérêt du recueil, pour l'historien ou le psychologue, plus limité mais qui n'est pas dénué d'une certaine saveur ironique : plusieurs de ces récits, comme *Zeko*, ont été écrits en 1948, à une époque où l'on a l'impression qu'Andrić, promu écrivain national, se sent obligé de donner des gages patriotiques ou idéologiques au régime : ces quelques moments, les plus faibles, les plus « programmatiques », ne sont pas tout à fait en accord avec le mouvement profond, artistique du récit, mais il est amusant de voir comment l'artiste parvient à les faire passer sans nuire à l'intégrité de son travail (petit jeu de concession assez minimal, que devaient envier les écrivains soviétiques).

Autre notation politico-historique, plus triste : le dernier récit, *Journal de grand-père*, écrit en 1948, imagine trois jeunes gens de 1994, dans une Yougoslavie moderne et heureuse. Ils lisent le journal qu'a tenu le grand-père de l'un d'eux au moment des combats de la libération de 1944. Le récit est typique de la subtilité d'Andrić : on peut le lire comme un récit de circonstance, marqué par des directives idéologiques : la gloire de la Libération, le souvenir de la guerre, la nouvelle nation et son avenir radieux de plans quinquennaux. Mais le récit est plus complexe : les jeunes gens si modernes et efficaces semblent trouver le style du grand-père désuet (le grand-père écrit comme Andrić), trop riche, sans doute pas assez efficace et moderne. Et pourtant, semble dire Andrić, comment rendre compte autrement de la vérité des choses ? Un langage plus pauvre, un langage d'ingénieur socialiste ne pourrait peut-être pas le faire (les jeunes gens semblent d'ailleurs s'en rendre compte).

Dernier détail pathétique, que n'avait pas prévu le chroniqueur des tragédies : censé se passer lors du cinquantenaire de la Libération, le récit se déroule en 1994. Dans la réalité, ce sera l'année où, après trois ans de guerre et de massacres, les accords entre la Croatie (région d'origine de sa famille) et la Bosnie (région de son enfance) mettront fin à tout espoir de voir se rétablir l'unité de la famille yougoslave (le rêve de toute sa vie).

1. Ivo Andrić, *La Chronique de Belgrade*, traduit par Alain Cappon, Éditions des Syrtes, 2023.